

LE POIRIER AUX POIRES D'OR ET LE CORPS SANS ÂME.

Un roi a dans son jardin un poirier merveilleux qui produit des fruits d'or. Mais il s'aperçoit que, depuis quelque temps, une poire disparaît chaque nuit de l'arbre. Il a trois fils. L'aîné passe, le premier, une nuit au pied du poirier, armé d'un arc, pour essayer de surprendre le voleur. Mais il s'endort, et, le lendemain matin, il manque encore une poire. De même pour le second fils, qui veut surveiller les poires d'or, après son aîné. Le cadet tente l'aventure, à son tour, et il ne s'endort pas. Vers minuit, par un beau clair de lune, le ciel s'obscurcit tout à coup, et il voit un grand oiseau, un aigle sans doute, qui descend sur l'arbre, enlève un fruit et s'envole ensuite, en l'emportant dans son bec. Il lui décoche une flèche. L'oiseau pousse un grand cri et laisse tomber par terre la poire d'or; mais il disparaît néanmoins. Le lendemain matin, la poire fut retrouvée, et aux gouttes de sang répandues sur le sol, on put suivre la trace du voleur jusqu'à un vieux puits d'une profondeur inconnue. Les deux fils aînés du roi descendirent dans le puits, l'un après l'autre; mais, n'en trouvant pas le fond, ils eurent peur, et se firent remonter. Le cadet entra à son tour dans le seau, et descendit, descendit pendant plusieurs heures, si bien que les cordes faillirent manquer. A force de descendre, il finit par arriver dans un autre monde, où tout était différent de ce qui se voit dans le nôtre. Il se trouva au milieu d'un bois, et vit venir à lui une vieille femme, qui lui demanda où il allait.

— Je cherche, répondit-il, le voleur des poires d'or de mon père.

— C'est mon fils, dit la vieille, mais ne croyez pas qu'il soit facile de le prendre; vous le verrez dans un château que vous trouverez bientôt.

Le cadet suivit une grande avenue de vieux chênes, et se trouva en effet, sans tarder, devant un château aux murs d'acier. Au-dessus de la porte de la cour, il vit l'aigle qu'il avait blessé, triste, et paraissant malade. Dès que l'oiseau l'aperçut, il s'envola, en poussant un grand cri. Le cadet pénétra dans la cour du château, et une belle demoiselle vint à sa rencontre et lui dit qu'elle était fille du roi d'Espagne et qu'elle avait deux autres sœurs, plus belles qu'elle, et, comme elle, retenues enchantées, depuis plus de cinq cents ans, par l'aigle, qui était un grand magicien. L'une de ses sœurs demeurait plus loin, dans un château d'argent, et l'autre, plus loin encore, dans un château d'or. S'il pouvait tuer l'aigle, il les délivrerait toutes les trois, et il pourrait alors épouser celle qui lui plairait le plus. Puis elle le conduisit jusqu'au château d'argent. L'aigle y était encore, perché au-dessus de la porte de la cour, et, en les voyant, il poussa un cri effrayant et s'envola plus loin, vers le château d'or. Les deux sœurs accompagnèrent le cadet jusqu'au château d'or. L'aigle y était perché sur la plus haute tour, et, dès qu'il les aperçut, il s'envola encore plus loin, en poussant un cri épouvantable. Les deux princesses du château d'argent et du château d'acier s'en retournèrent alors chez elles, et le cadet pénétra seul dans la cour du troisième château, qui était tout d'or. Une princesse, plus belle que les deux autres, vint à sa rencontre. Elle lui donna une épée enchantée, qui appartenait au magicien et dans laquelle résidait toute sa puissance, et lui dit d'aller se placer au milieu de la cour du château, de tenir la pointe de l'épée en l'air, et l'aigle viendrait planer au-dessus et continuerait de descendre, en tournant et en rétrécissant toujours les cercles, jusqu'à ce qu'il tombât sur la pointe de l'épée, et aussitôt il se changerait en homme et perdrait tout son pouvoir.

Le cadet se conforma de point en point aux instructions de la princesse, et tout se passa comme elle le lui avait prédit. . . Il retourna à l'ouverture du puits, avec les trois princesses, et tira la corde d'une petite cloche qui avait été suspendue au-dessus de l'ouverture supérieure, donnant ainsi à entendre qu'il voulait remonter. Les trois princesses entrèrent d'abord dans le seau, l'une après l'autre, et furent retirées du puits, et les deux princes aînés se les disputèrent; puis ils coupèrent la corde et laissèrent leur frère au fond du puits. Mais le cadet avait retenu une des pantoufles de chacune des trois princesses, une d'acier, une d'argent et une d'or. Ses deux frères voulaient se marier, tout de suite, l'un avec la princesse du château d'or, l'autre avec la princesse du château d'argent. Les princesses dirent qu'elles ne se mariaient que lorsqu'on leur aurait procuré des pantoufles semblables à celles dont elles avaient déjà

chacune une seulement. Mais laissons-les, un moment, et retournons au cadet.

La vieille femme, la mère de l'aigle, vint à lui, et lui dit :

— Rends son épée à mon fils (car il ne s'était pas dessaisi de l'épée enchantée), et il te fera sortir d'ici, et te ramènera dans ton pays.

Il rendit l'épée, à cette condition, et l'aigle le prit alors sur son dos, et, s'élevant avec lui dans le puits, il le ramena à l'ouverture supérieure. Puis, avant de s'en retourner, il lui dit de lui arracher une plume de la queue, de l'emporter et de l'approcher du feu chaque fois qu'il aurait besoin de secours, et il arriverait aussitôt. Le cadet arracha une plume à la queue de l'aigle et l'emporta. Puis il entra dans la ville, vêtu comme un mendiant. Il logea chez un maréchal ferrant. Il s'enquit des nouvelles de la ville; on lui dit qu'il n'était bruit, pour le moment, que des deux fils aînés du roi, qui avaient conquis sur un enchanteur des princesses d'une beauté merveilleuse avec lesquelles ils étaient sur le point de se marier; mais les princesses y mettaient pour condition qu'on leur procurât, auparavant, des pantoufles semblables à celles dont elles avaient déjà chacune une seulement, et on ne trouvait nulle part d'ouvrier capable d'exécuter un pareil travail.

Le cadet livra au maréchal les trois pantoufles, l'une après l'autre, et lui dit de se présenter avec elles à la cour, comme étant lui-même l'ouvrier qui les avait fabriquées, et de demander dix mille écus de celle qui était d'acier, vingt mille de celle qui était d'argent, et trente mille de celle qui était d'or. Mais les princesses, ayant reconnu leurs pantoufles, firent rechercher celui qui les avait livrées au maréchal, et le cadet fut amené à la cour et reconnu par elles. Alors les trois princes épousèrent chacun une des trois princesses, le cadet ne voulant tirer aucune vengeance de la trahison de ses frères, et il y eut de grandes réjouissances et de grands festins.

Le conte semble terminé ici, quoiqu'il présente des lacunes. Ainsi le héros ne fait aucun usage, ni jusqu'ici, ni plus tard, de la plume qu'il a arrachée à la queue de l'aigle. Ce qui suit est une autre fable, et c'est, sans doute, arbitrairement et uniquement pour allonger son récit et en augmenter l'intérêt, que le conteur l'a ajoutée à la première. Je crois pourtant devoir donner le récit de mon conteur dans toute son étendue, et tel qu'il me l'a présenté, pour rester fidèle à mon rôle de collecteur exact et consciencieux.

L'aigle avait aussi recommandé au cadet de prendre garde au Corps sans âme, qui pouvait encore lui enlever sa femme. Et en effet, comme

il était un jour avec elle en voyage, elle lui fut soudainement enlevée dans un tourbillon¹. Il se rappela la recommandation de l'aigle et se dit : « C'est le Corps sans âme qui me l'a enlevée ! Je ne cesserai de voyager, ni de nuit ni de jour, que je ne l'aie retrouvée. » Et il se mit en route sur-le-champ. Surpris par la nuit dans une forêt, il monta sur un arbre, pour attendre le jour. Trois personnages vinrent se reposer sous le même arbre. Un d'eux avait un chapeau qui, mis d'une certaine manière, rendait invisible celui qui le portait, le second avait des guêtres avec lesquelles il pouvait faire cent lieues à chaque pas, et le troisième avait un arc avec lequel il atteignait tout ce qu'il visait. Il les avait entendus se faire ces confidences, et, quand il les vit bien endormis, il descendit tout doucement de son arbre, s'empara du chapeau, des guêtres et de l'arc, et partit alors. Il allait vite à présent. Il rencontra sur une grande lande une vieille femme qui lui demanda :

— Où vas-tu, ver de terre ?

— Je cherche le château du Corps sans âme, qui m'a enlevé ma femme, grand'mère.

— Eh bien ! tu n'en es plus bien loin ; tu le verras sans tarder sur le rivage de la mer ; mais il n'est pas facile d'y pénétrer. Tous les matins, quand le maître du château se lève, il lance du feu au loin par les trois fenêtres de sa chambre, et tout est brûlé, jusqu'aux pierres mêmes, dans les environs.

Le cadet met son chapeau de manière à n'être pas visible, et il pénètre facilement dans le château. C'était le soir. Le géant était à table, avec la princesse. Après le repas, chacun d'eux se retira dans sa chambre. Le cadet suivit sa femme dans la sienne, sans être vu, puis ayant changé de façon de mettre son chapeau, il redevint visible. Grand fut l'étonnement de sa femme de le voir auprès d'elle. Elle sut s'y prendre de manière à faire dire au géant, le lendemain matin, pendant le déjeuner, où résidait son âme.

— Il y a, dit-il, dans le bois qui entoure le château, une caverne avec une porte de fer, dont j'ai toujours la clef suspendue à mon cou par une chaîne d'or. Dans cette caverne il y a un lion, dans le lion, un loup, dans le loup, un lièvre, dans le lièvre, une colombe, et enfin dans la colombe, un œuf, et dans cet œuf est ma vie. Il faudrait tenir l'œuf, après avoir tué tous ces animaux renfermés les uns dans les autres, et me le briser sur le front, et je mourrais sur-le-champ. Mais tout cela est impossible à un homme, et je suis bien tranquille de ce côté.

¹ Nos paysans bretons croient encore que dans un tourbillon, qu'ils appellent *korf-c'hoez*, c'est-à-dire *corps rempli de vent*, il y a toujours un géant, et qu'il est possible de le tuer et d'arrêter ses ravages, en lui lançant adroitement une faucille ou une cognée.